

DÉCLIN ET FASCINATION

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DE LA MÊME AUTRICE
aux éditions Verdier

Permafrost
Traduit par Annie Bats, 2020

Boulder
Traduit par Annie Bats, 2022

Mammoth
Traduit par Annie Bats, 2024

Eva Baltasar

Déclin et fascination

ROMAN

Traduit du catalan par
ANNIE BATS

Verdier

À Eli

www.editions-verdier.fr

Titre original : *Ocàs i fascinació*

© Club Editor, 2024

All rights reserved by and controlled through Club Editor
This edition c/o SalmaiaLit, Literary Agency

© Éditions Verdier, pour la traduction française, 2026
ISBN : 978-2-37856-297-7

Déclin

C'est là que j'entrai : la
maison de la poussière.

Épopée de Gilgamesh

J'ai une nouvelle maison. Dit comme ça, on pourrait croire que j'y vis ou que je vais bientôt y vivre. Que je viens de l'acheter ou de la louer. Il n'en est rien. Il y a plus d'une manière d'avoir des maisons. Les maisons que j'ai sont celles qui me choisissent, celles qui veulent bien de moi pour y faire le ménage.

C'est lundi. Il fait froid. Il fait toujours froid dans cette chambre. Le chauffage ne marche pas. Au pied du lit, il y a un radiateur en fer couvert d'une épaisse couche de peinture marron. Là où la peinture s'écaille, on voit le fer rouillé. Il y a trois ans, quand j'ai loué cette chambre, le radiateur était toujours tiède. Un jour, il est devenu froid et il ne s'est plus jamais rallumé. Il paraît que le problème vient de la chaudière, trop vieille. Il faudrait la faire réparer, mais personne ne veut déboursier un sou.

J'ouvre l'armoire et prends un tee-shirt, une culotte et des chaussettes. Je fourre tout dans le sac, où il y a déjà ma serviette. Je ramasse mon jean par terre. Cela fait une semaine que je le porte, il pourrait tenir debout. Aux fesses et aux genoux, le tissu est doux et élimé. Je l'enfile et je m'y sens bien. Il fera l'affaire encore un jour.

Il n'y a personne dans la cuisine. Des miettes sur le plan de travail. L'évier, vide. Une pile d'assiettes propres sur un torchon, tout près de la fenêtre. Dehors, il y a un cactus en pot couvert de givre. Il souffre. S'il n'y

avait pas le grille-pain et les assiettes posés devant elle, je pourrais ouvrir le vantail et rentrer la plante. Ce soir, à mon retour, les assiettes ne seront plus là. Et de l'autre côté de la fenêtre, il n'y aura rien. Juste la nuit noire, qui fait qu'on oublie.

Je mets à bouillir une petite casserole d'eau. J'attends une éternité. Quand de petites bulles commencent à remonter, j'éteins. Je verse l'eau dans une tasse, j'ébouillante le sachet de thé. Une seconde, deux secondes, trois secondes. Dedans, dehors. J'infuse le sachet comme si c'était une pieuvre, jusqu'à ce que l'eau prenne la couleur du caramel. J'y fais fondre une cuillerée de sucre et je bois vite, par petites gorgées brûlantes. Avant de partir, je donne quelques croquettes au chat. Les granulés tombent directement de la boîte dans la gamelle et recouvrent des restes noirâtres. Dès qu'il entend ce bruit, il rapplique, même s'il n'a pas faim. S'il ne rapplique pas, c'est qu'il est avec quelqu'un, enfermé dans une chambre. Je jette un coup d'œil à la litière posée dans un coin. Elle est pleine de crottes enrobées, mais je n'ai pas le temps de les enlever. Je rince ma tasse et la pose à l'envers, près des assiettes. Je ferme ma veste, je vérifie que j'ai bien mes gants, je prends mon sac et mes clés, puis je m'en vais.

Quelqu'un a pissé sur la porte d'entrée. Un homme ou un gros chien. C'est de la pisser trouble qui dégouline sur la tôle et ruisselle le long du trottoir en suivant les rigoles formées par les pavés. De l'or liquide, je pense. Et je me mets à rire toute seule. Je marche d'un pas vif. L'air glacé est tout d'une pièce et j'ai du mal à le faire entrer dans mes poumons, il lacère. J'ai oublié mon bonnet et je n'ai pas de capuche. Les cheveux courts ne protègent

pas, c'est comme si j'étais chauve. Je sens mon crâne lisse et dur, congelé. Je marche et je souffle de la fumée. De temps en temps, je claque des mains avec mes gants et c'est comme si je battais des coussins. Les montagnes au fond, grises et immobiles. Le ciel – et quel ciel! – propre comme du quartz. Il a inspiré et s'est rempli de lumière. Il est sur le point de la libérer.

Je traverse des rues au feu rouge. Il y a peu de voitures. La plupart roulent en direction de l'autoroute. Des voitures énormes, très chères. Elles sortent de portes de parking qui s'ouvrent et se referment toutes seules, dans un bourdonnement monotone qui finit sur un clic. Les maisons derrière, tranquilles à l'abri des murs et des lauriers. Je trouve l'adresse sans problème. Je l'ai cherchée hier, de même que le temps que ça me prendrait pour y aller à pied. Une demi-heure, me disait-on. J'ai mis moitié moins de temps. C'est l'avantage de vivre dans une petite ville. Tout est à proximité. Les quartiers résidentiels à un quart d'heure des vieilles maisons du Call.

Sept heures moins dix. Je tiens à être ponctuelle mais je n'aime pas arriver trop tôt et déranger. Je m'adosse au mur, je fouille dans une poche et j'en sors une petite boîte de chewing-gums. Elle est vide. Je l'écrase, j'enlève mon gant et je plonge la main dans ma poche. Je palpe un petit tas de chewing-gums qui ressemblent à des cailloux. J'en prends un, je le frotte contre mon jean et le mets dans ma bouche. Le froid l'a durci, il est difficile à mâcher. Je regarde le ciel, encore blanc mais avec une entaille bleue là où la lance du matin s'est enfoncée. Je pense soudain que si le ciel avait une odeur, ce serait une odeur de menthe, qu'il ne serait pas bleu mais vert.

Dans la maison d'en face, il y a un petit chien qui essaie de me renifler en passant sa tête entre les barreaux. Il est obèse, le poil clair, une tache foncée sur le cou. J'ai nettoyé des taches similaires sur des tapis où du café avait été renversé. J'allais me dire qu'il était mignon mais il pousse un grognement sourd qui se transforme en aboiement. Il m'aboie dessus jusqu'à ce qu'il en ait marre, pas plus d'une minute, et il me regarde fixement en haletant, affreux.

Sept heures pile. Je crache mon chewing-gum et j'appuie sur la sonnette. J'apparais sur l'écran de l'interphone : une ombre courbée et grise avec un barda dans le dos. L'image même du voleur. Je montre mon visage et décline mes nom et profession. Il y a cent ans, on ne m'aurait jamais engagée comme gouvernante, ni comme bonne, je n'en aurais pas eu la circonspection, la contenance. Mais me voilà, femme de ménage dépe-naillée qui travaille bien et qui demande moins d'argent que les autres. Pour ce qui est du nettoyage, pas de problème. Je sais comment faire pour que ça brille. Les sols, les meubles, les vitres. Avec le souci du détail. Avec intelligence. Je nettoie avec mes mains et je construis un monde de netteté hospitalière. Un monde aux essences de géranium et de mandarine. Où le linge bien plié est aussi crucial que la disposition des fruits dans le compotier ou l'équilibre entre les pieds des tables et des chaises. Je range et je nettoie. Je nettoie et j'astique. Nettoyer est une forme de soustraction, ranger, une forme de disposition. Astiquer est une affaire de bras, de force résolue concentrée dans les poings et les bras. Une lumière particulière apparaît sur les surfaces quand on les astique. Une lueur huileuse et sèche, comme celle

des rubis, un genre d'éclat qui fait penser à des âmes. Il m'est impossible de croire que, mettons, un buffet, puisse avoir quoi que ce soit d'extraordinaire, mais je suis assez habile pour que les autres le croient. Je choisis trois ou quatre objets dans chaque pièce. Ils peuvent être décoratifs, fonctionnels ou parfaitement inutiles. Peu importe. Des objets de ceux sur lesquels le regard se pose, comme une vitrine ou une horloge, ou de ceux qu'on touche sans s'en rendre compte, comme une porte ou un porte-savon. Et je les astique. Pour l'acier, un chiffon imbibé de gin est comme une baguette magique. Pour le marbre, du bicarbonate, pareil pour la porcelaine. Le bois aime les huiles. Le verre et le cristal, le vinaigre. Le cuir, n'importe quelle crème. Je lustre, je frotte, je polis. Debout, assise, à genoux. J'apporte de la lumière à chaque chose, je ne leur retire rien, c'est une grâce que je leur offre. Ensuite, je crée autour d'elles l'espace nécessaire pour que la lumière s'y répande. Je range, je pousse, je replace, je couvre. Je cherche les centres du petit univers que constitue chaque pièce et je les marque. Un seul vase peut suffire, être le point de référence à partir duquel s'organisent une fausse cheminée et deux fauteuils. Quiconque s'en approchera en recevra l'influence et aura la sensation de faire partie d'un lieu accompli, de cadrer. Cadrer est une impression agréable. Faire en sorte que cela se produise et me rende, d'une certaine façon, indispensable est mon seul pouvoir. Quand j'ai fini mon travail, je rassemble mes outils, je les range dans mon sac, je prends l'argent qu'on m'a laissé à l'entrée et je m'en vais. Je claque la porte d'un coup sec ou je la ferme à clé, ça dépend des maisons. Dans certains cas, on me demande même d'activer

l'alarme. Généralement, je bosse dans des maisons et des appartements où il n'y a personne, quand les gens sont au travail. J'y veille, je ne supporte pas d'avoir quelqu'un dans les pattes pendant que je m'active. Je sélectionne ma clientèle : des hommes et des femmes seuls, des familles débordées. Des gens qui doivent s'en remettre à vous, qui veulent rentrer chez eux le soir et trouver tout en ordre. Les lits bien tendus, la cuisine et les sanitaires impeccables. Je leur sers sur un plateau la vie domestique qu'ils souhaitent. Avec le temps, j'ai compris qu'il était bon de les surprendre. Un jour, ils découvrent que je répare les volets, un autre que je débouche les éviers. Ils ne tardent pas à me confier leurs vêtements. Ils pensent qu'ils ont de la chance, et peut-être en ont-ils, mais en réalité, ils ne savent rien de moi, de tout ce que je fais chez eux une fois seule. De temps en temps, je leur apporte un pot de miel en prétendant qu'il vient du village de ma mère. Ils le croient. Ils m'en remercient et me considèrent comme un membre de la famille, au-dessous du chat ou du chien, mais tout de même nécessaire. Curieusement, quelqu'un d'estimable.

J'ai échoué ici parce que les loyers des chambres étaient moins chers qu'à Barcelone, où je vivais en colocation depuis mes études à l'université. La chambre que j'habitais ces dernières années n'avait rien d'extraordinaire, pourtant un couple de Colombiennes avait proposé d'en payer le double et j'avais été jetée dehors. La fille qui louait l'appartement m'avait donné quarante-huit heures pour me trouver un autre toit. Elle était jeune, brune, très grande. Elle s'appelait Cynthia. Elle avait sur le front une sorte de tache mongoloïde qui rappelait un croissant. Elle aurait pu facilement la cacher sous une frange, mais ce n'était pas son genre. Elle l'exhibait. Elle portait son épaisse crinière attachée par un nœud serré au sommet du crâne. Le front dégagé avec cette envie au milieu, les narines toujours dilatées, sur la défensive. Elle aurait pu passer ses journées à pratiquer le vaudou, mais elle faisait quelque chose de bien moins intéressant : elle étudiait l'économie. Elle ne se souciait de personne. Elle vivait dans sa suite avec salle de bains et n'utilisait pas les parties communes. Elle ne cuisinait pas non plus. Elle se nourrissait de fruits et de fromage et ne sortait de sa chambre que pour encaisser les loyers, aller à l'université et faire tourner une machine à laver. Je l'admirais en secret. Sa détermination m'épatait. J'enviais son contrôle, sa capacité à ériger une forteresse et à